Document generated on 04/27/2024 7:14 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

Festival de Cannes
Portrait de femmes

Pierre Pageau

Number 256, September–October 2008

URI: https://id.erudit.org/iderudit/45092ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Pageau, P. (2008). Festival de Cannes : portrait de femmes. *Séquences*, (256), 4–5.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

FESTIVAL DE CANNES

PORTRAITS DE FEMMES

Cette année, à Cannes, plusieurs des films les plus intéressants présentent des portraits de femmes. Certaines sont des matriarches battantes. D'autres contestent un ordre établi, passent pour « folles » et doivent en payer le prix. *Quelques-unes vivent un amour « fou » qui, lui aussi, doit être sanctionné.*

PIERRE PAGEAU

Linha de Passe

Le personnage de la mère au cinéma existe depuis toujours. Celle-ci est généralement bonne, aimante, généreuse. Cette année, à Cannes, on assiste à une désacralisation du personnage. Le regard des cinéastes est souvent clinique, dur en apparence; la mère est admirée pour sa résilience, mais il ne faut pas en faire une idole. Il faut juste apprendre à la connaître et l'aimer pour ce qu'elle est vraiment.

Lorna, dans Le Silence de Lorna**, des frères Dardenne, est une jeune Albanaise complice de la machination d'un mafieux. Pour obtenir la nationalité belge, elle simule un mariage.**

Notre premier exemple est celui de Cleuza, la mère de famille de **Linha de Passe** de Walter Salles et Daniela Thomas, rôle qui vaut à l'actrice Sandra Corveloni le Prix d'interprétation féminine. Cleuza est une mère courage. Enceinte, elle doit éduquer seule ses quatre fils, issus de pères différents, dans des conditions financières et sociales très difficiles. Malgré cela, cette mère veut tout faire pour garder sa famille unie. Le regard des cinéastes est très réaliste, sobre, favorisant ainsi une juste reconnaissance d'une mère qui, en l'absence des pères, affiche sa résistance. Le personnage de Junon (Catherine Deneuve) dans **Un conte de Noël** d'Arnaud Desplechin est une autre mère courage moderne. Apprenant qu'elle est rongée par un cancer, elle adopte une philosophie stoïque et maintient ainsi son statut de matriarche, auquel elle tient beaucoup. Comme Maurice Pialat dans **Gueule ouverte** (récit d'une mère détruite par un cancer sous les yeux de sa famille), Desplechin désacralise l'image de la mère tout en exprimant une tendresse réelle pour elle. Dans **Serbis**, de Brillante Mendoza, la matriarche Nanay maintient la cohésion de sa famille, indifférente aux mœurs dissolues de son cinéma porno. Dans un univers filmique avec une bande sonore pratiquement insupportable et des images blafardes, Mendoza valorise Nanay et son clan bigarré. Julianne Moore dans **Blindness** est une autre mère courage. Au début du film, elle n'est qu'une ménagère « inférieure » au foyer, rejouant presque son rôle du film **The Hours**. Par la suite elle devient une épouse « supérieure », une mère Teresa qui va feindre l'aveuglement pour mieux guider des aveugles frappés par une cécité blanche, grande métaphore d'un monde contemporain qui ne perçoit plus les « vraies » valeurs. Dans ces quatre films, le personnage féminin se sacrifie pour un combat familial. Dans **L'Échange**, **Leonera**, **Le Silence de Lorna**, **La Femme sans tête** et **Le Sel de la mer**, le combat des femmes, plus critique, est sanctionné comme étant dangereux.

Dans **L'Échange**, de Clint Eastwood, le personnage central, Christine (Angelina Jolie), est une mère monoparentale, en 1928, dont l'enfant se fait enlever. Elle finit par récupérer un enfant, mais ce n'est pas le sien. Elle entreprend alors de le dire et, ainsi, de contester l'autorité policière et politique. Pour cela, on l'enferme dans un hôpital psychiatrique. On l'accuse d'être une folle, une irresponsable. C'est par des électrochocs que l'on tente de la neutraliser. C'est aussi ce que l'on fait à Carole, dans **La Frontière de l'aube** de Philippe Garrel, amoureuse éperdue qui fait une tentative de suicide puis est internée et subit des électrochocs. Dans **Leonera**, de Pablo Trapero, Julia, condamnée pour meurtre, accouche dans une prison réservée aux femmes (*Leonera* veut dire « L'antre de la lionne ») et y fait l'apprentissage de son rôle de mère. Julia est la lionne de ce film capable de résistance et de rage. Elle récuse aussi bien les accusations de meurtres

Le Silence de Lorna

Comme dans Uzak **et** Climats, **Ceylan maximise les non-dits et crée des images surprenantes pour matérialiser la claustrophobie de la maison, lieu des silences et des mensonges.**

que son nouveau rôle de mère. Elle devra en payer le prix. Lorna, dans **Le Silence de Lorna**, des frères Dardenne, est une jeune Albanaise complice de la machination d'un mafieux. Pour obtenir la nationalité belge, elle simule un mariage. Elle vit dans le mensonge, mais elle veut demeurer maîtresse de ce jeu. Lorsqu'un mafieux tue son mari belge, Lorna refuse de se taire. On va la traiter de « folle ». Dans un style hyperréaliste, avec une caméra mobile, et même un peu de suspense, ce film se mérite le Prix du scénario. **La Femme sans tête** de Lucrecia Martel a été hué. Une partie de la critique a qualifié le film de « rasoir », mais c'est un rasoir qui coupe dans le tissu étouffant de la misogynie. Le personnage principal, Veronica, découvre graduellement comment une vie sociale et familiale, bourgeoise, bien réglée peut perdre toute cohérence. La lente disparition, la manipulation et la désagrégation de Veronica sont rendues par des cadrages qui, graduellement, excluent la femme de sa place dans l'espace. Anne-Marie Jacir, jeune cinéaste palestinienne, conteste dans **Le Sel de la mer** la politique d'Israël sur la Palestine. Son personnage principal, Soraya, Américaine de naissance, décide de rentrer s'installer en Palestine, le pays d'où sa famille s'est exilée en 1948. Avec Emad, un jeune Palestinien, ils cherchent des traces du passé palestinien en Israël. Son voyage tourne court alors, lorsque le pouvoir israélien la retourne *manu militari* aux États-Unis.

Dans d'autres films, une femme vit un amour fou, déraisonnable, et elle est aussi sanctionnée pour ses choix. Dans **Delta** de Kornél Mjundruczo, grand prix de la Semaine internationale de la critique et Prix de la FIPRESCI de la Sélection officielle pour Un certain regard, une sœur doit mourir parce qu'elle éprouve des sentiments incestueux pour son frère retrouvé. Ce milieu rural et conservateur ne peut accepter ces comportements différents. Le réalisateur veut dénoncer « certaines personnes qui croient avoir le droit de persécuter quiconque ne se plie pas à la norme ». Luisa, dans **Sanguepazzo** de Marco Tullio Giordana (Une histoire italienne), Prix François-Chalais, doit aussi mourir parce qu'elle a aimé quelqu'un de différent, quelqu'un qui conteste le régime fasciste italien et parce que leur vie privée scandalise la petite bourgeoisie. **Wolke 9**, d'Andreas Dresen, Prix Coup de cœur du jury, avec peu de mots, dans un récit minimaliste, nous fait ressentir un coup de foudre d'une femme de 60 ans, mariée depuis 30 ans, pour son premier amant, qui lui a 76 ans. Elle transgresse des tabous. Le film le fait aussi en montrant une attirance physique explicite. Dans **Trois Singes**, de Nuri Bilge Ceylan, Prix de la mise en scène, une femme tombe en amour avec l'homme qui a envoyé son mari en prison. Elle tente de préserver ce secret et elle doit ensuite en payer le prix : sa famille se disloque et elle feint la folie. Comme dans Uzak et Climats, Ceylan maximise les non-dits et crée des images surprenantes pour matérialiser la claustrophobie de la maison, lieu des silences et des mensonges.

Deux films évoquent la femme absente. C'est le cas pour **Tulpan** de Kazakh Sergueï Dvottsevoï, Grand Prix Un certain regard et Prix de la jeunesse. Dans ce film, un ex-marin, Asa, doit trouver une épouse pour pouvoir s'établir et avoir son troupeau de moutons. Mais il ne trouvera pas sa Tulpan (Tulipe). Dans **My Magic** d'Eric Khoo (Singapour), la mère est absente : le fils et le mari lui demandent de revenir. Ce n'est que par un tour de magie à la fin que cela se produit. Le cinéma, art de la « présence », exprime ici mieux que jamais une « absence ».

Une curiosité : *Interior Design*, le sketch de Michel Gondry dans **Tôkyô!**, nous fait connaître une jeune femme qui perd le contrôle de sa vie, mais qui compense en devenant une chaise (grâce à des effets spéciaux).